



**études
évangéliques**

publiées par la
faculté de
théologie réformée
d'aix en-provence

REVUE DE LA
FACULTÉ
DE
THÉOLOGIE
RÉFORMÉE



33, Avenue Jules-Ferry - 13100 Aix-en-Provence

C. C. P. Marseille 1106-60

Abonnement ordinaire	:	30 F
pasteurs	:	15 F
soutien et étranger	:	50 F

Le numéro : 8 F

Voici le premier numéro d'*Etudes Evangéliques* pour 1975. Un changement : désormais, c'est le conseil des professeurs de la Faculté de théologie réformée d'Aix-en-Provence qui constitue le comité de rédaction de la revue.

Nous tenons à exprimer notre vive reconnaissance à M. Jean Vercier — qui demeure l'administrateur d'*Etudes Evangéliques* — pour avoir maintenu et conduit la revue durant ces dernières années, alors que l'ancienne Faculté était en sommeil et que la nouvelle Faculté n'avait pas encore pris son essor. Avec la nouvelle Faculté, inaugurée le 14 octobre dernier, *Etudes Evangéliques* reprend sous une autre forme.

Le premier but de la revue « nouvelle manière » est de tenir au courant tous les « Amis de la Faculté d'Aix » de la vie de la Faculté, de ce que sont, font et pensent les étudiants et professeurs. Informés tant par la revue que par les bulletins et lettres qui leur seront adressés, ces « Amis » sauront toujours mieux ce qui est entrepris et développé à Aix au service de la théologie, elle-même au service de l'Eglise, et seront encouragés à soutenir la Faculté par leur intercession, leur recrutement de nouveaux et nombreux « Amis » et par leurs dons.

Ce premier numéro de 1975 comporte :

- l'allocution prononcée lors de la séance d'inauguration par M. Pierre Filhol, président du Conseil de Faculté (p. 5) ;
- la leçon d'ouverture donnée, à la même séance, par M. Pierre Courthial, directeur académique et professeur d'éthique et de théologie pratique (p. 10) ;
- la conférence faite, le soir de l'inauguration, en l'Eglise Réformée d'Aix, par M. Jean Brun, professeur à l'Université de Dijon et professeur associé de philosophie à notre Faculté (p. 28) ;
- la prédication apportée, dans un service tenu la veille de l'inauguration, en l'Eglise réformée évangélique d'Aix, par M. Paul Wells, professeur de dogmatique (p. 44) ;
- une conclusion, écrite par M. Peter Jones, professeur de Nouveau Testament, sur l'importance des études théologiques en vue du saint ministère (p. 47).

Nous invitons instamment tous nos « Amis », tant en France qu'à l'étranger, à s'abonner, s'ils ne l'ont déjà fait,

- à *Etudes évangéliques*, organe d'information propre à notre Faculté,
- et à la *Revue réformée* (1) qui est désormais publiée « par la Société calviniste de France avec le concours des professeurs de la Faculté de théologie réformée d'Aix-en-Provence ».

Ainsi seront-ils à même de mieux connaître, pour mieux en vivre, la Foi réformée que nous professons selon les symboles œcuméniques de l'Eglise ancienne et les confessions de foi de la Réformation telle la confession dite de La Rochelle.

SOLI DEO GLORIA !

(1) 10, rue de Villars, 78 - Saint-Germain-en-Laye.



Allocution d'inauguration

Pierre Filhol

Inaugurer une nouvelle Faculté de Théologie où se formeront de futurs pasteurs, évangélistes, missionnaires ou tout simplement des fidèles soucieux de compléter leurs connaissances de catéchisme, peut paraître une décision bien singulière à notre époque. Certains penseront même que c'est un luxe inutile, désuet par surcroît, on n'a pas manqué du reste de nous le faire savoir ici ou là, et que vraiment aujourd'hui il y a une foule de choses plus importantes

à faire. Je pense, malgré tout, que cette Faculté sera en plus de celles qui fonctionnent déjà, mais pas de trop. En effet, si l'on fait abstraction de la Faculté de Strasbourg, au statut bien particulier, il n'y a que trois Facultés de Théologie Protestante en France et dans la mesure où chacune d'entr'elles — ce qui est le cas actuellement — présente une spécificité bien marquée, on ne peut pas parler de surabondance de biens mais simplement d'abondance « ce qui ne nuit pas » comme dit le proverbe, même en théologie.

Aussi voudrais-je, en quelques mots, m'expliquer sur le pourquoi et le comment de cette entreprise.

I - LE POURQUOI D'ABORD :

Nous vivons, vous en conviendrez facilement avec moi, un moment fort déroutant de l'histoire de l'homme. C'est le temps des remises en question, de l'incertitude, du doute, de l'interrogation. Après une ère extraordinaire de découvertes et de progrès scientifique et technologique de toutes sortes, notre monde moderne s'interroge de plus en plus sur le contenu du type de société qu'il s'est bâti sans relâche depuis plusieurs générations et sur les finalités à rechercher pour les dix ou quinze ans à venir. L'inquiétude gagne les responsables politiques et économiques et les mots clés d'expansion et de croissance sont remis en question. La formidable structure industrielle mise en place vacille et se révèle un colosse aux pieds d'argile devant le défi que lui lancent quelques Etats désertiques, mais au sous-sol rempli de cet « or noir » dont le quadruplement du prix en quelques mois est devenu la hantise des gouvernants.

Sur le plan des mœurs, les tabous plus ou moins préservés jusqu'ici, parfois avec beaucoup d'hypocrisie, sont désormais rejetés par l'impertinence d'hommes et de femmes désireux, disent-ils, de vivre autrement, plus vite et plus totalement que ceux qui les ont précédés. La littérature et le cinéma sont envahis par un érotisme sans cesse plus agressif. Ainsi, en 1973, 20 % des recettes du cinéma ont été réalisées uniquement par quelques films pornographiques et les producteurs et distributeurs interrogés sur cet aspect désastreux du cinéma actuel répondent simplement : « les gens aiment ça et

le commerce y trouve son compte ». J'ajoute personnellement : ne bouleversons pas les lois de la sacro-sainte économie libérale qui ne retiennent que le critère de la rentabilité pour juger de la valeur d'une entreprise. Avec de pareils arguments, le film porno a un bel avenir devant lui !

Nous vivons également le temps des discordances et des incohérences. Deux hommes ont souligné, dans l'actualité récente, cette dure réalité :

— le professeur Jean Bernard (interviewé à la télévision après le colloque scientifique de la Sorbonne) parle de « lucide inquiétude » devant la discordance entre le progrès scientifique, biologique en particulier, toujours plus poussé et conquérant et la stagnation de la sagesse humaine. Pas de commune mesure, dit-il, entre les connaissances d'un savant moderne et celles d'Archimède, mais entre Platon et un philosophe moderne, on peut plutôt parler de régression.

— autre exemple : lors de la dernière Assemblée du Fonds Monétaire International, le Président de la Banque Mondiale, « la banque des pays pauvres », a parlé du « milliard d'habitants de la planète condamnés à un avenir désespéré, si la communauté internationale ne leur vient pas en aide immédiatement ».

Ainsi, alors que notre pays s'interroge sur l'opportunité de la limitation de vitesse sur autoroute et sur la fixation à 20 degrés maximum du chauffage des appartements, à quelques milliers de kilomètres la famine fauche silencieusement des milliers de vies humaines.

Remise en question des valeurs traditionnelles, discordances et dérèglement des mécanismes socio-économiques, accompagnés de l'interrogation des responsables, de l'inquiétude même des plus lucides, caractérisent notre monde moderne.

Je crois que la Bible contient la réponse définitive et éternelle à cette situation absurde et déchirante. Elle est le livre millénaire, dans lequel Dieu a consigné les enseignements qui permettent à l'homme de vivre pleinement un aujourd'hui, conséquent et responsable, pour lui-même et pour les autres. Voilà pourquoi cette Faculté

s'ouvre, pour essayer humblement, mais avec foi et persévérance, de faire entendre le message de Dieu à quelques-uns de nos contemporains.

II - COMMENT CETTE MAISON FONCTIONNE-T-ELLE ?

a) Elle a une structure administrative autonome : elle ne dépend d'aucune collectivité publique, bien sûr, mais d'aucune institution privée également. Elle n'est placée sous la direction ou le contrôle d'aucun synode, d'aucune assemblée d'église. Son Conseil de Faculté est l'organe délibérant et souverain. Y sont représentés tous ceux qui veulent s'associer à cet effort et qui y travaillent. En tout, dix-sept membres titulaires.

Je tiens à remercier les Eglises Réformées Evangéliques Indépendantes et l'Association culturelle pour l'entretien de la Faculté, qui ont accepté cette transformation radicale par rapport à l'ancienne Faculté de Théologie Protestante, et particulièrement l'Association qui met gratuitement ses locaux à la disposition du Conseil et a financé, dans les douze derniers mois, pour plus de 200.000 Francs de travaux d'aménagement.

b) Sur le plan de la gestion, cette Faculté est « autogestionnaire ». J'entends par là que l'exécutif de cette maison est désigné, élu directement par le Conseil de Faculté, en ce qui concerne le président du Conseil, le vice-président, le trésorier et le secrétaire. Et par le Conseil des professeurs, en ce qui concerne le directeur académique.

c) La Faculté est confessante et non pluraliste. Tous les membres du Conseil, à l'exception du représentant des étudiants, doivent adhérer expressément aux textes de base de la Faculté : la confession de foi des Eglises Réformées de France de 1559 dite « de La Rochelle » et la déclaration de foi de l'Alliance Evangélique Mondiale. Il en est de même pour tous les professeurs titulaires.

d) La Faculté est servante, elle se veut au service de toutes les Eglises protestantes. Son ambition n'est nullement de privilégier

telle ou telle, ni de porter un jugement sur telle autre. Elle a voulu dès le départ marquer sa spécificité théologique qui en fait, sinon sa raison d'être, du moins son originalité. Mais, ceci posé, afin que toute ambiguïté soit levée, je précise qu'elle n'a pas été créée en réaction à telle tendance du protestantisme français actuel. La détermination qui a animé ses promoteurs et qui inspire l'équipe du Conseil de Faculté n'est nullement défensive et passive, mais résolument offensive et donc positive, et ceci sans esprit partisan ou sectaire. Nous ne voulons pas travailler contre des hommes, des clans, des orientations, que tel ou tel d'entre nous pourrait réprouver, mais nous désirons simplement et fermement nous associer au témoignage de la Réforme qui affirme que : « Dieu se fait connaître aux hommes par Ses Oeuvres qui sont manifestes et plus clairement encore par Sa Parole que nous appelons : Ecriture Sainte. »

Je déclare donc solennellement ouverte la Faculté libre de Théologie Réformée d'Aix-en-Provence, et sans plus attendre je lui souhaite longue vie au service des églises et pour la gloire de Dieu.



Dérapages éthiques

Pierre Courthial

Les dérapages éthiques dont je vais parler ne sont pas tant les dérapages dans *les mœurs* vécues aujourd'hui que les dérapages dans *la science et la conscience éthiques* elles-mêmes. Certes, les dérapages dans les mœurs sont graves, et l'ont toujours été. Mais les dérapages dans la science et la conscience éthiques — surtout lorsqu'ils sont prétendument « contrôlés » par des théologiens chrétiens — sont autrement graves, car, alors, les mœurs individuelles et sociales n'étant plus référées qu'à de fausses normes, le vrai sens du bien et du mal étant escamoté, les pires errements et vices peuvent être justifiés et le niveau de vie morale ne peut que descendre de cran en cran ; pour le malheur de tous.

L'Eglise est attaquée et rongée aujourd'hui, du dedans, non plus seulement et surtout, comme souvent dans le passé, par des hérésies *dogmatiques*, mais encore et autant par des hérésies *éthiques*. L'arianisme et l'unitarisme qui niaient la Trinité et la pleine divinité de Jésus-Christ, le pélagianisme et l'arminianisme qui niaient la pleine souveraineté de la grâce divine dans l'œuvre du salut, le rationalisme libéral qui niait le surnaturel biblique, maintenaient cependant une certaine morale tirée de l'Évangile. Le nouveau modernisme — dont on ne sait plus trop s'il est théologique ou athéologique — est tout à la fois un pot-pourri d'erreurs dogmatiques et d'erreurs éthiques. Il rejette ensemble et aussi bien la morale chrétienne que le dogme chrétien. Aussi, toute nouvelle confession de foi réformée, en cette fin du XXème siècle, devrait-elle inclure, avec des affirmations de vérité, et des rejets d'erreurs, dogmatiques, des affirmations de vérité, et des rejets d'erreurs, éthiques. Aussi, dans la proclamation de la Parole de Dieu, la Loi doit-elle être rappelée et annoncée en même temps que l'Évangile. Aussi, dans la théologie réformée, *la nécessité de l'éthique* doit-elle être davantage soulignée et sa place doit-elle prendre plus d'importance, à côté de sa sœur aînée la dogmatique. Aussi, n'est-il pas indifférent que la leçon d'ouverture, au jour inaugural de notre Faculté, ait été confiée au professeur d'éthique.

I

PRÉSUPPOSITION DE LA LOI

L'univers créé tout entier est et demeure placé *sous la Loi de Dieu*. Qu'elle soit ou non reconnue, c'est là la *présupposition nécessaire* de toute pensée philosophique, théologique ou scientifique. La cohérence et les relations mutuelles des divers aspects temporels de l'univers — cohérence et relations qui, seules, rendent possibles les recherches et découvertes de tous ordres — tiennent à la réalité vivante et permanente de la Loi de Dieu, c'est-à-dire de la totalité des ordonnances, des modérations et des normes dont la source toujours actuelle est la volonté toute-sage, toute-bonne et souveraine du Créateur qui Se révèle comme le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

Rien n'existe et n'a de sens que par et sous cette Loi de Dieu. C'est ce qu'exprime le *motif-de-base* biblique, chrétien : celui de la *création* de l'univers par Dieu, de la *chute* historique, inexcusable et inexplicable, dans le péché, de l'homme créé à l'image de Dieu, et de la *rédemption* accomplie par Jésus-Christ dans la communion du Saint-Esprit.

Alors que l'éthique chrétienne réformée s'est toujours efforcée, et s'efforcera toujours d'interpréter — ou plutôt : de ré-interpréter — la vie morale, dans toutes ses manifestations en tous domaines, dans la soumission à — et à la lumière de — la Parole de Dieu qu'est la Sainte Ecriture, c'est-à-dire *dans la plus grande re-connaissance possible de la Loi révélée de Dieu*, tous les dérapages de la science et de la conscience éthiques proviennent d'une méconnaissance, d'un mépris, d'une atténuation, d'une modification, d'un rejet ou d'une négation de cette Loi, donnée par Dieu aux hommes pour le bien et le sens authentiques de leur existence. L'incroyable et l'abominable selon nous, c'est que c'est au nom de Jésus, au nom de l'Évangile, au nom de la Grâce, au nom de l'Esprit, au nom de la Liberté chrétienne, au nom de la Foi, ou de l'Espérance, ou de l'Amour, que les « nouveaux théologiens » s'en prennent à la Loi ! Ainsi refléurit, avec des fleurs plus vénéneuses encore, l'*antinomisme* qu'avaient déjà connu le temps apostolique et le temps de la Réformation, cet antinomisme qu'avaient combattu un saint Paul et un Luther. En opposant, comme ils le font, plus ou moins catégoriquement, la Loi à l'Évangile de la Grâce, ou à la Liberté chrétienne, ou à l'Esprit, ou à l'Espérance, ou à l'Amour, les antinomistes contemporains révèlent le peu de cas qu'ils font de la Vérité révélée et le fait qu'ils n'entendent rien à ce que le Nouveau Testament nous dit de la Loi, de l'Évangile, de la Grâce, de la Liberté, de l'Espérance et de l'Amour.

LA LOI ET L'ÉVANGILE

La Loi et l'Évangile sont ensemble ; inséparablement. Qu'il faille les distinguer ? Certes ! mais pour les unir. L'Église ne peut fidèlement annoncer l'Évangile qu'en annonçant aussi la Loi. « *C'est par la Loi que vient la connaissance du péché* », dit saint Paul

(Rom. 3 : 20). « *Le péché est la transgression de la Loi* », dit saint Jean (1 Jn. 3 : 4). Le mot « péché » ne veut rien dire, à quiconque ne sait rien de la Loi. Le mot « pardon » et le mot « grâce » ne veulent rien dire à quiconque ne sait rien ni de la Loi ni du péché. La mort du Christ Jésus sur la croix ne signifie rien à quiconque ignore tout de la réalité de la Loi et de la réalité du péché. Toute la vie de Jésus a été vie d'obéissance à la Loi. En Lui et par Lui la Loi a été accomplie, tant par ce que Jésus *a fait* que par ce que Jésus *a subi*. Pour nous et à notre place. Ce sont des pécheurs que Jésus est venu appeler à la repentance. Ce sont des pécheurs que Jésus est venu sauver. Ce sont des pécheurs que Jésus est venu justifier et sanctifier afin de les glorifier. Mais si la Loi ne leur est pas proclamée, comment des pécheurs pourront-ils entendre et recevoir l'Évangile ? Et, ensuite, si ces pécheurs repentants, croyants et justifiés ne sont pas instruits de la Loi, comment pourront-ils commencer à Lui obéir dans le combat de leur sanctification ? Jésus Lui-même a dit : « *Tant que le ciel et la terre ne passeront point, il ne disparaîtra pas de la Loi un seul iota ou un seul trait de lettre, jusqu'à ce que tout soit arrivé. Celui donc qui supprimera l'un de ces plus petits commandements, et qui enseignera aux hommes à faire de même, sera appelé le plus petit dans le royaume des cieux* » (Mat. 5 : 18-19). Loin de jamais offusquer la vérité de la Loi, Jésus a intensifié, plénifié celle-ci. Dans le sermon sur la montagne, Il montre que le commandement « *Tu ne commettras pas de meurtre* » interdit jusqu'à la haine, jusqu'à la moindre colère contre quelqu'un, jusqu'à la moindre parole injurieuse ; que le commandement : « *Tu ne commettras pas d'adultère* » interdit jusqu'au moindre regard de convoitise ; bien plus : il ne s'agit que négativement d'interdictions ; positivement, il s'agit d'aimer jusqu'aux ennemis-mêmes en priant pour eux et en leur faisant du bien (Mat. 5 : 21-30 et 43-48). De même, Jésus plénifie le sens du Sabbat : « *Le Sabbat a été fait pour l'homme, et non l'homme pour le Sabbat* » (Marc 2 : 28) montrant ainsi que le respect du Sabbat comporte précisément le respect *pour l'homme* alors que les pharisiens se montraient irrespectueux du sens du Sabbat en excluant de ce jour entre les jours « ce qui en est le plus important dans la Loi : la justice, la miséricorde et la fidélité » (Mat. 23 : 23).

L'AMOUR ET LA FOI

L'Amour et la Loi vont ensemble ; inséparablement. La réponse de Jésus à un docteur de la Loi qui lui demandait : « Quel est le plus grand commandement ? » est claire à cet égard : « Tu aimeras le Seigneur, ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta pensée. C'est le premier et le plus grand commandement. Et voici le second, qui lui est semblable : Tu aimeras ton prochain comme toi-même. De ces deux commandements dépendent toute la Loi et les Prophètes » (Mat. 22 : 37-40). Le commandement central de l'amour de Dieu et du prochain n'abolit pas, mais établit au contraire dans leur plénitude de sens, tous les commandements. Au reste, que serait donc un amour de Dieu qui ne rechercherait pas, toujours plus, toujours mieux, l'obéissance à Ses commandements ?

Certes, la vraie foi en Dieu, l'espérance vraie du Royaume de Dieu, un vrai amour de Dieu doivent, et peuvent seuls, *motiver et propulser* notre obéissance, mais seules les paroles de la Loi de Dieu doivent et peuvent être les *normes fondamentales* de notre obéissance : « *Si vous M'aimez, gardez Mes commandements* », dit Jésus à Ses disciples, et, plus loin : « Celui qui a Mes commandements et qui les garde, est celui qui M'aime » (Jean 14 : 15, 21). Et saint Jean, de déclarer : « *L'amour de Dieu consiste à garder Ses commandements* » (1 Jn 5 : 3).

Et, de même que l'amour de Dieu démontre sa réalité par l'obéissance à Ses commandements, c'est aussi en obéissant aux commandements de Dieu dans leurs rapports sociaux que les fidèles unis au Christ manifesteront leur amour cordial du prochain. C'est ce que signifie l'exhortation de saint Paul : « *Ne devez rien à personne, si ce n'est de vous aimer les uns les autres, car celui qui aime les autres a accompli la Loi. En effet, les commandements : Tu ne commettras pas d'adultère, tu ne commettras pas de meurtre, tu ne déroberas pas, tu ne convoiteras pas, et ceux qu'il peut encore y avoir, se résument dans cette parole : Tu aimeras ton prochain comme toi-même. L'amour ne fait point de mal au prochain : l'amour est donc l'accomplissement de la Loi* » (Rom. 13 : 8-10). Au reste, que serait donc un amour du prochain, créé à l'image de Dieu, qui ne se soucierait pas de suivre les bonnes ordonnances de

Dieu concernant le prochain ? Que signifierait un prétendu amour du prochain dans le cas d'un adultère, d'un meurtrier, d'un avare ou d'un escroc ?

L'ESPRIT ET LA FOI

L'Esprit et la Loi vont ensemble ; inséparablement. D'aucuns invoquent l'Esprit contre la Loi. On serait tenté de leur demander, comme faisait Calvin : « Qu'est-ce que cet Esprit qu'ils nous rotent ? ». S'agirait-il d'être « spirituel » contre la « lettre » de la Loi prétendument « morte » ? Et l'on cite à contre-sens la fameuse parole de saint Paul : « La lettre tue, mais l'Esprit vivifie » (2 Cor. 3 : 6). Remarquons d'abord, avec Pierre Marcel, que si la lettre tue c'est qu'elle est bien vivante. La Loi de Dieu, comme toute la Parole de Dieu, est « vivante et permanente » (1 Pi. 1 : 23). Remarquons ensuite et surtout, que si la lettre tue, en accusant et en condamnant justement, c'est pour que l'Esprit rende la vie, donne la vie. La parole de saint Paul ne disqualifie donc aucunement la « lettre » au profit de l' « Esprit », comme on aime à le prétendre, mais affirme les rôles respectifs de la *lettre* de la Loi et de l'Esprit du Christ ressuscité et ressuscitant les Siens. Le rôle de la Loi n'est pas seulement d'accuser et de condamner à la mort, bref : de « tuer ». Il est aussi, comme nous le redirons plus loin, d'aider le fidèle en Christ à vivre sa vie nouvelle ; s'adressant aux fidèles, aux saints, qui étaient à Rome, saint Paul leur écrit que Dieu a envoyé son propre Fils « afin que la justice de la Loi fût accomplie en nous qui marchons, non selon la chair, mais selon l'Esprit » (Rom. 8 : 4).

LA LIBERTÉ ET LA FOI

La Liberté chrétienne et la Loi vont ensemble ; inséparablement. Libéré, par le Christ, par Son Esprit, de l'esclavage du péché, le fidèle uni au Christ va mettre, spontanément, et de plus en plus, son plaisir et son application à vouloir ce que Dieu veut, à faire ce que Dieu ordonne, et ainsi à devenir ce qu'il doit être et qu'il est déjà en petit commencement, quoi qu'il lui en coûte. Il est enfin libre de commencer à vivre, et de progresser, en « enfant de Dieu » (Rom. 8 : 12-17 ; Eph. 5 : 1 ; Phil. 2 : 15), en « homme de Dieu » (1 Tim. 6 : 11 et ss ; 2 Tim. 3 : 17). Pour le fidèle

uni au Christ, les commandements de la Loi ne sont pas des règles abstraites, détachées de Celui qui les dit. Vivant *devant Dieu*, dans l'univers de Dieu redevenu pour lui une demeure familiale, souillée encore par le péché certes, mais promise déjà à la restauration totale, le fidèle reçoit la Loi, comme un don de la grâce, du cœur et de la bouche d'un Père aimant, non pas comme quelque chose d'extérieur qui viendrait se plaquer sur son existence, non pas comme une contrainte insupportable, mais comme une vérité vivante, adaptée à « l'homme intérieur » qu'il est devenu, et qui, « fortifié par l'Esprit » Saint (Eph. 3 : 16) « se renouvelle de jour en jour » (2 Cor. 4 : 16).

II

L'ANTINOMISME MODERNE

L'*antinomisme*, qui provoque les présents dérapages de la science et de la conscience éthiques dans les différentes formes de la « nouvelle théologie » et, par suite, dans de trop larges secteurs de l'Eglise, contribue à la fois :

a) à *bloquer l'évangélisation*, puisque la proclamation de la Loi doit accompagner la proclamation de l'Évangile pour que des hommes se repentent de leurs péchés et croient en l'unique Sauveur, Jésus-Christ ;

b) à *offusquer la sanctification* des fidèles, puisque la Loi est indispensable pour ordonner et guider leur vie de gratitude ;

c) à *nuire au bien commun* temporel des hommes, puisque la Loi de Dieu, quand elle est fidèlement gardée, propagée et enseignée par l'Eglise, vient éclairer, appuyer et développer les effets de la grâce générale de Dieu parmi tous les hommes.

Ces trois points correspondent, antithétiquement, à ce que la théologie réformée désigne et décrit, selon l'Écriture Sainte, comme les trois usages ou rôles de la Loi :

1. son usage ou rôle *pédagogique* d'amener des hommes, par la puissance du Saint Esprit, à la conviction du péché et à la cons-

cience de leur incapacité à remplir les exigences de Dieu ; c'est là la Loi en tant que *miroir* où l'homme découvre son vrai visage ;

2. son usage ou rôle *normatif* d'accompagner et de conduire les chrétiens fidèles, par la puissance du Saint-Esprit, dans leur marche vers la perfection ; c'est là la Loi en tant que *règle* traçant à l'homme la droite ligne de son obéissance ;

3. son usage ou rôle *civil* de servir, avec d'autres moyens, la grâce générale de Dieu à limiter les effets intensifs du péché et à permettre, ce faisant, une certaine « humanité » du genre humain déchu et son développement dans l'histoire ; c'est là la Loi en tant que *verrou* protégeant l'homme contre lui-même.

Redisons-le :

— pour autant qu'elle garde et proclame fidèlement la Loi de Dieu, l'Eglise peut aussi garder et proclamer fidèlement l'Evangile de la grâce et poursuivre la mission dont l'a chargée son Chef et son Sauveur ; l'Eglise et ses membres fidèles peuvent progresser dans la sanctification ; et l'Eglise contribue de surcroît au bien commun temporel des hommes ;

— par contre, lorsqu'elle se laisse contaminer par une forme quelconque d'antinomisme, l'Eglise est le sel de la terre qui perd sa saveur, la lumière du monde qui se cache (cf. Mat. 5 : 13-16) ; ne sachant plus, ou ne voulant plus savoir, alors ce qu'est le péché et ce que sont les péchés, elle ne peut plus savoir non plus ce qu'est au juste l'Evangile du salut par grâce et, par conséquent, devient incapable de l'annoncer ; n'ayant plus la spécificité sainte qui fait sa force, elle est entraînée par les idéologies variées qui sont dans l'air de l'époque et ne propose plus qu'une éthique conformée aux normes et aux mœurs ambiantes. C'est le temps des dérapages dans la théologie, puis dans la prédication, puis dans la conscience de plus en plus dévoyée de beaucoup, de trop, de chrétiens. Il faut ajouter que, ne tenant plus la Loi de Dieu qui la tenait, l'Eglise en arrive, sur tels ou tels points, à contredire et à combattre des non-chrétiens qui, sur ces points précis, ont, par la grâce générale de Dieu, quelque sens du bien et du mal. C'est ainsi que, sur des points de morale sexuelle — l'avortement ou l'homo-

sexualité, par exemple — ou de morale politique — la nécessité et les limites de l'autorité de l'Etat, la légitimité de l'emploi de la force armée et l'illégitimité de toute violence anarchique, par exemple —, l'Eglise, méprisant la Loi de Dieu, en arrive à scandaliser des non-chrétiens qui, sur ces points du moins, et contre des modes et des propagandes insensées, tiennent bon. Misérable Eglise que celle qui en vient à s'en prendre aussi bien aux vérités confessées — parce que reçues de la Parole de Dieu — par les chrétiens fidèles qu'à des vérités reconnues — par la grâce universelle de Dieu — par des non-chrétiens ! C'est l'heure et la puissance des Ténèbres ! (cf. Luc 22 : 53). Sous prétexte de « présence de l'Eglise au monde », on en arrive à l' « absence de l'Eglise au monde », car ce dont le monde a besoin, ce n'est pas d'une Eglise qui se confonde avec lui, qui se conforme à lui, mais, au contraire, d'une Eglise *sainte* — c'est-à-dire « distincte » —, d'une Eglise *missionnaire* — c'est-à-dire « n'ayant pas honte de l'Evangile » (cf. Rom. 1 : 16) —, d'une Eglise recevant de la seule Parole de Dieu le *discernement du bien et du mal*.

LA VRAIE SITUATION

Mais, nous dit-on encore : « au lieu d'être une éthique de commandements, une éthique normative, l'éthique ne devrait-elle pas toujours et seulement être une éthique de situation ? ».

L'opposition qui est alors établie est celle de la Loi et de l' « existentiel ».

En fait, l'éthique dite *de situation*, plus ou moins fortement prônée par les tenants divers de la « nouvelle théologie », et ressemblant souvent à une nouvelle casuistique habile à tourner les commandements de la Loi de Dieu, n'est pas une éthique vraiment *en situation* ; pas plus, du reste, que les éthiques qui, de l'idéalisme au pragmatisme, sont bâties ou campées sur le sable mouvant des raisons, des opinions ou des expériences humaines.

La situation vraie de l'homme, tout autre que celle qu'il imagine dans sa prétendue autonomie, est toujours d'être devant Dieu, sous la Loi de Dieu et, du même coup, avec une réelle *responsabilité*.

Le sens de l'existence de l'homme, en tous ses aspects, tient à son inévitable et inadmissible relation avec Dieu. La situation de l'homme n'est donc pas celle que croient pouvoir saisir et décrire les « situationnistes » qui, comme tous les philosophes ou théologiens immanentistes, se voient, voient le monde et voient leur (s) dieu (x) dans un environnement impersonnel fait de hasard et de nécessité, ce qui laisse le champ libre à leurs interprétations subjectives : d'où leurs sciences et consciences éthiques forcément dérapantes.

Le début de la Genèse, avec l'Écriture Sainte tout entière, nous révèle que Dieu seul, conformément à Sa nature, *dit* ce qui est bien et ce qui est mal. L'interdiction originelle, faite par Dieu à l'homme, de manger de l'arbre de la connaissance du bien et du mal signifie clairement que, pour l'homme créé à l'image de Dieu, le bien est ce que Dieu ordonne et le mal ce que Dieu défend. Et la tentation du Satan est toujours de souffler à l'homme : « *Dieu a-t-il réellement dit ?* ». Autrement dit : la science, la conscience, éthique de l'homme ne peut être qu'analogique, seconde, et non pas première ; dérivée, et non pas originale ; ré-interprétative, et non pas interprétative ; réceptrice, reformée et reformatrice, et non pas créatrice.

Le péché, c'est la pensée et la volonté d'*autonomie*, l'homme croyant alors devenir *comme Dieu*, capable de décider par lui-même du bien et du mal.

Une éthique et une conscience réellement en situation sont une éthique et une conscience qui reconnaissent la présence actuelle de Dieu qui Se révèle en Jésus-Christ et par la Sainte Écriture et veulent se soumettre à Sa volonté révélée, à Sa Loi.

L'éthique dite de situation est une éthique de dérapages, précisément parce qu'elle n'est pas en situation et qu'elle place l'homme non pas devant Dieu et sous la Loi mais, mythiquement, dans un océan impersonnel, irréel, indéterminé, sans fond et sans rivages de « possibilités » où il perd identité et responsabilité.

C'est parce qu'il est une créature à l'image de Dieu, devant Dieu et sous la Loi de Dieu que l'homme est responsable. L'homme autonome par rapport à Dieu n'a jamais existé et n'existera jamais pour la seule raison que Dieu a créé l'homme à Son image, respon-

sable devant Lui, et que, devenu pécheur en Adam, l'homme coupable et inexcusable est sous la juste colère de Dieu. C'est là la situation existentielle réelle de l'homme en toutes circonstances. L'éthique dite de situation méconnaît et méprise la vraie situation.

Qu'il faille tenir compte des *circonstances* qui constituent le champ variable où les hommes ont à prendre leurs décisions éthiques, c'est certain ! Mais les circonstances — elles-mêmes régies par le Dieu souverain — ne changent rien au fait que ces décisions doivent être prises selon la Loi de Dieu, selon les commandements de Dieu qui sont et demeurent *la norme*. Les circonstances ne sont jamais à elles seules « la situation ». Et les circonstances changeantes, placées sous la volonté *décrétive* de Dieu ne font pas varier la volonté *préceptive* de Dieu, la norme éthique divine qui reste à la fois permanente, universelle et actuelle.

Quant à la réduction, qu'opèrent les « situationnistes », de tous les commandements au seul commandement de l' « amour », nous disons que ce prétendu « amour » qui ne veut pas tenir compte de l'ensemble un et divers de la Loi de Dieu, n'est qu'un sentiment indéfini qui n'a plus rien à voir avec le caractère concret et ordonné qu'a toujours l'amour de Dieu et du prochain selon l'Écriture Sainte. Nous avons d'ailleurs déjà parlé de la fausse opposition qu'établissent les antinomistes entre l'Amour et la Loi.

PERMANENCE ET UNIVERSALITÉ DE LA LOI MORALE

Les éthiques dérapantes de la « nouvelle théologie » invoquent, contre toute permanence et universalité de la Loi morale, le fait des mutations de l'histoire : « A temps nouveaux, nouvelles morales ! », disent-elles, en nous proposant une morale plastique et évolutive, reflétant les mœurs ou changeant avec elles, en place de la morale normative qui doit régler, former et reformer les mœurs. D'aucuns vont jusqu'à récuser ou nier la permanence et l'universalité de la Loi morale au nom de l'Écriture Sainte elle-même : « le Nouveau Testament ne nous enseigne-t-il pas », questionnent-ils, « une *autre* morale que celle de l'Ancien ? » et, ajoutent-ils : « n'y a-t-il pas une constante évolution, avec *changements*

caractérisés de morales, tout au long de l'histoire biblique ? pourquoi cette évolution avec sauts ne continuerait-elle pas ? ».

Notons d'abord que le fait allégué des « mutations de l'histoire » ne modifie en rien la situation de l'homme pécheur devant Dieu, dont nous avons parlé. Qu'il s'agisse de l'homme antique, de l'homme médiéval, de l'homme bourgeois ou de l'homme prolétarien, cet homme est toujours l'homme placé sous la Loi de Dieu et la colère qui se révèle du ciel contre son impiété. Le seul changement vrai et profond qui puisse se produire dans la vie d'un homme, c'est la nouvelle naissance, c'est la *metanoïa*, c'est-à-dire la conversion, des Ténèbres à la Lumière sans déclin du Christ Sauveur et Seigneur.

En ce qui concerne le passage de l'Ancien au Nouveau Testament, il faut souligner, comme nous l'avons déjà remarqué, qu'il ne s'agit aucunement du passage d'une Loi morale à une *autre*, mais du passage homogène d'une forme encore progressive de la Loi morale à sa *plénitude* définitive. Jésus n'est pas venu « abolir » mais « accomplir » (Mat. 5 : 17). C'est ainsi, par exemple, que le Décalogue, révélé par Dieu à Moïse sur le Sinaï, demeure vérité éthique permanente pour l'Eglise, pour le peuple de Dieu ; en l'approfondissant, en l'intensifiant, en l'intériorisant, Jésus, loin d'en supprimer un iota, lui donne toute sa signification.

DE L'ANCIENNE A LA NOUVELLE DISPENSATION

Le peuple de Dieu, l'Eglise, avec ses membres, sous l'ancienne comme sous la nouvelle dispensation de l'Alliance de grâce, a reçu, comme mission, de détruire les œuvres de l'Adversaire. L'Ennemi doit être vaincu. Et d'abord dans l'Eglise. Le changement, de l'ancienne dispensation à la nouvelle, c'est que l'Eglise théocratique — c'est-à-dire gouvernée par Dieu — qui se confondait avec un peuple politique « saint », sur une terre « sainte », et dont la liturgie était centrée sur le Tabernacle d'abord, puis sur le Temple de la Jérusalem *terrestre*, dans le temps de l'ancienne dispensation, est devenue un organisme « spirituel » habité par l'Esprit Saint envoyé par le Christ Jésus, organisme universel dégagé de tout Etat politique et

dont la liturgie est centrée — comme le montre, en particulier la Lettre aux Hébreux — sur le sanctuaire indestructible de la Jérusalem *céleste*.

Durant l'ancienne dispensation, et en vue de la venue humble et terrestre, dans le peuple « saint » et sur la terre « sainte », du Messie Sauveur, la Loi : « le peuple de Dieu doit vaincre le Malin » (Rom. 12 : 21 ; Hébr. 11 : 33 ; 1 Jn 2 : 13 ; Apoc. 21 : 7) est appliquée de façon *extérieure*. Au commandement de Dieu, Israël conquiert militairement le pays de Canaan pour « faire place » sur la terre au peuple « saint » dont naîtra le Christ Jésus ; les ennemis de Dieu et d'Israël doivent être exterminés, qu'ils soient hors du peuple ou dans le peuple de Dieu. La sainte justice du Seigneur dont on ne se moque pas est ainsi exercée. Les ordres contenus dans la Torah, certaines exhortations des Nebîîm, des textes prophétiques, et les Psaumes dits d'imprécation sont sans équivoque à cet égard. Dans la ligne *messianique* de Celui qui devait paraître afin de « détruire les œuvres du Diable (1 Jn. 3 : 8) par Sa croix et Sa résurrection, dans la ligne *eschatologique* de l'Apocalypse où l'on voit les âmes des martyrs en appeler à la vengeance de Dieu (Apoc. 6 : 9-10), les Psaumes imprécatoires, par exemple, chantent la juste malédiction de Dieu sur Ses ennemis (Ps. 109), appellent leur destruction (Ps. 59) et leur effacement du Livre de vie (Ps. 69). La Torah, de son côté, exige la condamnation et la mise à mort des impurs d'Israël : idolâtres, évocateurs des esprits, blasphémateurs, faux prophètes, violateurs du sabbat, adultères et prostituées (cf. Ex. 22 : 20 ; Lévit. 20 : 1 et ss ; Ex. 22 : 18 ; Deut. 18 : 20 ; Ex. 35 : 2 ; Deut. 22 : 21-22, etc...).

Dans la nouvelle dispensation, en suite de l'œuvre de salut déjà accomplie par Jésus-Christ et qui doit être proclamée jusqu'aux extrémités de l'univers, et dans la perspective de Son retour en gloire, nous sommes dans l'ère chrétienne de la miséricordieuse patience de Dieu, qui retarde le Jugement dernier jusqu'à ce que soit parfait, accompli, le Corps mystique de Son Fils. Durant cette ère dernière-là, la Loi : « le peuple de Dieu doit vaincre le Malin » s'applique de façon *spirituelle et intérieure*. Au commandement de Dieu, l'Eglise et les chrétiens fidèles doivent « lutter et non pas

contre chair-et-sang mais contre les dominations, contre les autorités, contre les princes de ce monde de ténèbres, contre les esprits mauvais dans les lieux célestes », en prenant toutes les nécessaires armes spirituelles de Dieu : l'épée de l'Esprit qui est la Parole de Dieu, le bouclier de la Foi, la cuirasse de la Justice, les chaussures que sont le zèle que donne l'Évangile de paix (Eph. 6 : 10-18).

Les Psaumes d'imprécation, justement chantés dans un sens extérieur par l'Église de l'ancienne dispensation, peuvent et doivent être justement chantés dans un sens spirituel par l'Israël de la nouvelle dispensation. Dans un cas comme dans l'autre : pour l'honneur du Nom de Dieu méprisé et pour l'amour du Royaume de Dieu à venir.

Eschatologiquement, à la fin de l'histoire du siècle présent, la victoire de Dieu et de Son peuple sera pleinement manifestée : victoire *intérieure et extérieure, terrestre et céleste, spirituelle*, qu'annoncent, entre autres, les derniers chapitres de l'Apocalypse.

L'application extérieure de la Loi de Dieu dans l'ancienne dispensation et l'application spirituelle de la Loi de Dieu dans la nouvelle dispensation ne se contredisent et ne s'opposent pas. Elles correspondent seulement, pour la réalisation du dessein éternel de Dieu, à deux ères différentes et successives de l'histoire *aussi nécessaires l'une que l'autre*. Leur convergence, leur unité, est eschatologiquement assurée.

Mais, à moins de « judaïser », l'Église de la nouvelle dispensation doit respecter le fait, pour elle, « *la Loi est spirituelle* » comme l'affirme saint Paul (Rom. 7 : 14). Guerres saintes et violences extérieures, méthodes coercitives d'évangélisation sont ainsi interdites aux chrétiens, qui ne peuvent les justifier par les ordres de conquête par la force divinement inscrits dans l'Ancien Testament, comme leur sont aussi interdits, en dépit des ordres de condamnation à mort inscrits dans l'Ancien Testament, ces « chasses aux sorcières » et ces « procès en hérésies » où l'on confond le glaive spirituel de la Parole de Dieu et l'épée des magistrats civils.

Le Nouveau Testament n'atténue en rien la gravité des péchés des hommes, et, en particulier, ceux des membres du peuple de

Dieu, de l'Eglise. Il n'atténue en rien la sainte sévérité du juste jugement divin de condamnation à la mort temporelle et éternelle qui pèse sur les hommes pécheurs. La sainteté de l'Eglise de la nouvelle dispensation doit être autrement grande, profonde et intérieure que celle de l'Eglise de l'ancienne dispensation. Mais, précisément parce qu'il intériorise, intensifie et amplifie la portée des paroles de la Loi Morale, en désignant comme adultère celui qui jette sur une femme un regard de convoitise et comme meurtrier celui qui se met en colère contre son frère, le Nouveau Testament, tout à la fois,

— révèle, en Jésus, Celui qui accomplit pour nous la Loi par Sa vie parfaite d'obéissance et qui subit, à la place des Siens, le juste châtiment édicté par la Loi ;

— et ouvre, par le même Jésus, à tous les hommes — même aux pires idolâtres, blasphémateurs, adultères et meurtriers — un temps de patience miséricordieuse, un certain « report » du jugement, en vue de l'offre qui doit leur être faite de l'Evangile du salut par grâce, et de la repentance et de la foi d'un grand nombre.

Oui ! la naissance, la vie, la passion, la mort, la résurrection, l'ascension à la droite de Dieu, de Jésus-Christ, et l'envoi de l'Esprit Saint au jour de la Pentecôte ont inauguré l'ère des derniers temps de l'histoire, l'ère de la mission et de l'édification de l'Eglise. Durant cette ère qui ne s'achèvera, après le déchaînement de l'Antichrist, que par la victoire définitive du Christ venant dans Sa gloire, l'absolu de la loi permanente, universelle et actuelle de Dieu doit être intégralement maintenu. Cet absolu doit être proclamé contre toutes les éthiques dérapantes : pour le maintien de la sainteté de l'Eglise et pour le bien éternel et temporel du genre humain. La Grâce n'abolit pas la Loi mais l'exalte au contraire, bien que notre salut ne soit pas par les œuvres de la Loi. *Ce qui est « suspendu », ce n'est pas la Loi mais l'exécution du juste jugement prévu par la Loi qui viendra cependant tôt ou tard.* L'excommunication ecclésiastique elle-même, comprise telle que l'ont ordonnée Jésus et Ses Apôtres — sans « judaïsation » par conséquent — est un acte juridique spirituel appelant l'excommunié à se repentir et à croire d'une vraie foi.

CONCLUSION

Notre chemin de chrétiens, de « réformés », en éthique, s'il ne doit pas être celui d'une « judaïsation », doit encore moins être celui des divers « antinomismes » régnant actuellement jusque dans l'Eglise hélas !

Nous ne croyons certes pas être justifiés *par* nos œuvres. Seule la grâce du Christ justifie les pécheurs que nous sommes encore ! Mais nous croyons être justifiés en Jésus-Christ « *pour* de bonnes œuvres que Dieu a préparées d'avance afin que nous les fassions » (Eph. 2 : 10). Nous croyons être justifiés en Jésus-Christ « afin que la justice de *la Loi* soit accomplie en nous qui marchons, non selon la chair, mais selon l'Esprit » (Rom. 8 : 4, déjà cité !).

Chrétiens, réformés, nous avons reçu ensemble l'Évangile et la Loi, la Loi et l'Évangile, avec ordre de les garder et de les proclamer tous les deux, et d'en vivre.

Ceci dit, pour notre obéissance, pour notre commencement d'obéissance fidèle de gratitude, si nous confessons avec force que *la Loi est nécessaire* pour notre science et notre conscience éthiques, et pour nous éviter les dérapages éthiques, nous devons affirmer, avec non moins de force, qu'elle n'est *pas suffisante*.

Nos décisions éthiques sont à prendre sous la Loi de Dieu et à sa lumière mais pour que nous puissions les prendre *il faut plus que la Loi*. L'inhabitation par grâce de l'Esprit Saint du Père et du Christ dans un cœur régénéré qui cherche, qui prie, qui médite, qui espère, est indispensable pour former la pensée et la volonté aux décisions à prendre. La mémoire du baptême et la participation à la Sainte Cène sont aussi, pour notre foi, les appuis efficaces nous assurant de cette inhabitation. Il n'y a pas d'obéissance mécanique à la Loi du Dieu vivant. Mais une obéissance spirituelle, mystique, attendant toute lumière et toute force d'en-Haut, du Christ intercedant pour les Siens et les conduisant par Son Esprit.

C'est dans notre union au Christ seulement que nous pourrons commencer à dire avec vérité, comme le Psalmiste : « *Ouvre mes yeux pour que je contemple les merveilles de ta Loi !...* ».



IMAGES DE
L'OUVERTURE
OCTOBRE 1974





Le christianisme face au nouveau paganisme

Jean Brun

I

En quoi peut-on parler aujourd'hui d'un nouveau paganisme ? Jadis les païens ignoraient, méprisaient ou persécutaient les chrétiens qui, parfois, le leur rendirent bien ; la situation avait cependant l'avantage d'être claire ; c'est pourquoi l'évangélisation constituait une activité essentielle dont les martyrs furent nombreux. `

Aujourd'hui les choses ont beaucoup changé car le paganisme ne se trouve plus en dehors du christianisme mais, dans bien des

cas, il règne au cœur de la chrétienté ; je ne fais pas allusion par là à ces restes de superstitions et d'idolâtries que l'on peut constater un peu partout : adoration de reliques, de statues, d'images dites saintes, etc., non : le paganisme est devenu ce à quoi beaucoup de chrétiens font appel pour donner au christianisme un « renouveau » visant à le mettre au goût du jour et à la mode du moment. On assiste ainsi à une sorte d'inversion tragique : ce ne sont plus des païens qui deviennent chrétiens en se convertissant, ce sont des chrétiens qui deviennent païens en prétendant dégager l'essence même du christianisme pour mieux l'accomplir et l'ouvrir au monde.

Comment cela a-t-il été possible et quelles sont les conséquences de pareilles attitudes ? Réfléchissons tout d'abord sur cette lente épopée que fut la conquête de la nature par l'homme. Si nous relisons la *Genèse*, nous pouvons dire, à la lumière de ce qu'elle nous enseigne, que le Paradis, l'état paradisiaque, dans lequel vivaient Adam et Ève avant le péché, était un état dans lequel existait une véritable osmose entre l'homme et le milieu. Le milieu, en effet, n'était pas hostile à l'homme et, par conséquent, celui-ci n'avait nul besoin de s'abriter. L'homme ne se connaissait pas d'ennemis ; les intempéries, les plantes mortelles ne le menaçaient pas ; il vivait en étroite harmonie avec tout ce qui l'entourait.

Après le péché, le milieu devient hostile à l'homme qui n'a plus d'abri et doit désormais se protéger de toutes choses : de la pluie, du soleil, du froid, de la chaleur, des animaux et des hommes. A partir de ce moment, l'homme a douloureusement ressenti, et il ressent toujours encore, qu'il est l'être qui a essentiellement besoin d'être protégé, qu'il est l'être qui doit se mettre en quête d'un abri. Dès lors l'homme a dû travailler à se faire des vêtements, à se construire des maisons, à travailler la terre et les métaux, à constituer des réserves pour les jours difficiles. Non seulement il a dû travailler à se construire des abris, mais il a dû s'attacher à les perfectionner sans cesse, à les chauffer, à les éclairer. Telle est la raison pour laquelle il s'est efforcé de conquérir la nature et de la maîtriser ; il a dû apprendre à utiliser des matériaux, à se fabriquer des outils, à découvrir des remèdes pour guérir les maladies. Puis l'homme s'est efforcé de conquérir l'espace pour envoyer

des messages de plus en plus loin ; c'est ainsi qu'il a utilisé le cheval, le navire, puis les engins à moteur, les avions, les fusées, etc...

Mais l'homme, toujours en quête d'abris de plus en plus élaborés, n'a pas été seulement obligé de se protéger de la nature ; il a dû se protéger également des autres hommes, c'est pourquoi il a construit des fortifications pour se défendre et a cherché à transformer les outils en armes. L'homme est ainsi devenu l'être qui devait se protéger de la nature et de lui-même.

Dans le perfectionnement sans cesse croissant de ces abris, les hommes ont vu une manifestation évidente de leur puissance, de leur habileté et de leur intelligence et ils en sont arrivés à penser que, grâce aux ressources conjuguées de la science et de la technique, ils étaient capables de construire une hyper-nature supérieure à la nature brute dans laquelle ils avaient été jetés nus. C'est pourquoi l'homme s'est volontiers reconnu dans Prométhée qui avait volé le feu sacré aux dieux de l'Olympe ; et Descartes, au XVIIème siècle, lancera un appel aux savants de son temps pour que ceux-ci mettent leurs travaux en commun afin de « nous rendre comme maîtres et possesseurs de la nature ».

L'homme en est arrivé à voir dans son œuvre de construction une fin en elle-même en oubliant qu'il avait été, qu'il était et qu'il serait toujours, un être ayant besoin de s'abriter. Des manifestations de sa puissance spectaculaire l'homme a tiré la conclusion qu'il était capable de se protéger par ses seules ressources et il a oublié qu'il devait se protéger aussi contre lui-même. Si bien que, face à cette épopée extraordinaire que représente l'histoire de la science et de la technique, beaucoup de chrétiens ont relu les Evangiles avec des lunettes plus ou moins colorées et s'attachèrent à la parole célèbre de Paul selon laquelle l'homme est le « collaborateur de Dieu ». Ils en conclurent que, puisque nous avons été faits à l'image de Dieu, puisque nous étions ses collaborateurs, nous étions pour ainsi dire les « collègues » ou les égaux de Dieu et que, grâce aux ressources de nos machines, nous reprenions la Création pour la prolonger, la parfaire et la parachever. La créature se prit finalement

pour le Créateur en affirmant que, sans elle, la Création n'aurait jamais pu être vraiment possible. Telles sont les conclusions auxquelles sont parvenus ceux qui croient que le fameux « Fiat lux », que la lumière soit, est désormais descendu du Ciel sur la Terre et que l'homme a la possibilité technique de faire naître la lumière là où régnaient les ténèbres.

Dès lors de tous côtés on nous invite à tirer de cet état de choses la conclusion qui s'impose : Il y a une notion dont nous n'avons plus besoin, que nous avons à tout jamais exorcisée, la notion de mal.

Le mal, précisera-t-on, c'est de croire qu'il y a du mal ; il existe simplement des maladies qui ont des origines organiques ou socio-économiques ; il faut donc travailler à guérir les maladies grâce aux ressources sans cesse accrues de la médecine et de l'économie politique. Il n'y a par conséquent pas de mal radical, nous dit-on, qui serait à tout jamais enraciné au cœur de l'homme, il n'existe que des situations aliénantes auxquelles nous pouvons mettre fin.

Puisque l'homme peut se guérir de ses maladies, on en conclut aussitôt qu'il est capable de faire son salut par ses propres forces et qu'il n'a nul besoin de l'extraordinaire assistance de ce que les théologiens appellent la grâce. Certes, on concédera que les maladies qui continuent d'assaillir l'homme demeurent nombreuses, mais l'on affirme avec optimisme que, tôt ou tard, celles-ci seront à tout jamais extirpées du monde et que nous vivrons alors dans une société où nous serons pleinement libres et désaliénés.

Nous lisons dans les *Ecritures* que l'arbre de la science du Bien et du Mal n'est pas l'arbre de Vie ; un tel message est d'une grande actualité car que se passe-t-il aujourd'hui ? La science, dont il ne faut naturellement pas mépriser *a priori* les applications, utilise des concepts ; or ce qui caractérise un concept c'est qu'il désigne des choses qui n'existent pas. L'Homme, avec une majuscule, est un concept, mais l'Homme n'existe pas, ce qui existe ce sont des hommes en chair et en os dont pas deux ne se ressemblent. Or ce concept de l'Homme règne partout en maître, à tel point qu'il

est devenu un nouveau Moloch auquel on sacrifie volontiers les hommes. C'est ainsi que l'on affirme fort souvent que, pour que l'Homme demeure, il est nécessaire que des hommes meurent. On précise, en outre, que l'individu, la personne, ne sont que des abstractions impuissantes à se justifier d'elles-mêmes. Telle est la raison pour laquelle la notion d'individu est dénoncée un peu partout, aujourd'hui, comme étant une notion aliénante ; la notion éminemment chrétienne de personne humaine s'évanouit de plus en plus et la notion de prochain disparaît également. Nous n'avons plus de prochains, nous n'avons que des voisins que nous subissons avec plus ou moins de patience sans jamais les rencontrer vraiment mais en les côtoyant toujours. La promiscuité a remplacé la proximité. Au fur et à mesure que la technique fait proliférer les voisins et semble abolir les distances qui nous séparent d'autrui, elle éloigne de plus en plus le prochain ; c'est ainsi que, au téléphone, j'entends une voix lointaine qui est toute proche mais qui demeure sans visage, — je vois dans un journal une photographie et je peux y reconnaître telle ou telle personne célèbre que je n'ai pourtant jamais rencontrée, je la reconnais sans l'avoir jamais connue, — la télévision nous montre des fantômes en couleurs qui bougent et qui parlent mais, chose extraordinaire, elle me donne un pseudo-dialogue : les personnages que je vois sur cet écran semblent me parler mais il m'est impossible de leur répondre. Au début de la radio, ceux qui possédaient un poste récepteur se posaient une question techniquement stupide mais bien significative : lorsqu'ils entendaient le speaker dire des choses ridicules, ils lui criaient volontiers : « Tais-toi, tu nous ennues » et ils se posaient aussitôt la question : « Est-ce qu'il nous entend ? ». Ils ne pouvaient pas concevoir que l'on pût entendre quelqu'un sans pouvoir lui répondre. Aujourd'hui il suffit qu'un homme braque l'index sur l'objectif d'une caméra de télévision pour qu'aussitôt des millions de téléspectateurs aient l'impression que cet index est dirigé vers eux.

En outre, tous les moyens que la technique met à notre disposition ont fini par devenir des fins ; c'est ainsi qu'on *fait* de la moto et qu'on *fait de la voiture*. Les moyens sont à tel point devenus des fins que nous travaillons à avoir les moyens d'obtenir d'autres

moyens et que nous oublions de nous poser le problème de la fin et du but. Si bien que l'homme ressemble de plus en plus à un être qui marche à reculons : il sait d'où il vient, mais il ne sait pas où il va. Nous savons de quoi la technique nous a libérés mais nous oublions de nous demander en vue de quoi elle nous a rendus libres.

Le concept est donc devenu un tyran, nous sommes surencombrés de moyens et nous vivons dans une grande indigence de fins. Et nous voici à nouveau confrontés avec la notion d'abri et de protection. Sur cette planète où nous construisons des abris de plus en plus perfectionnés, des maisons dotées de moyens de plus en plus nombreux, nous continuons pourtant de nous poser une question bien simple : Que signifie habiter ? Notre premier abri fut le sein de notre mère, sorti de ce premier abri nous avons habité la Terre et les maisons où nous logeons sont des intermédiaires entre la matrice maternelle et cette Terre où vit l'humanité. Or les maisons que nous construisons sont de plus en plus pathogènes, les villes que nous édifions sont de plus en plus invivables, si bien que nous devons nous mettre à *l'abri de nos abris*. La pollution nous menace, nous ne pouvons plus circuler parce que nous circulons trop, nous remédions à la crise du logement par des locaux existentiellement inhabitables. Nous en sommes venus à un point où nous devons nous protéger de nos protections. Et de nos protecteurs.

L'homme finit par prendre obscurément conscience, dans les pays où le problème de la faim ne se pose plus d'une manière lancinante, qu'il ne vit pas seulement de pain. Cela le christianisme nous l'avait dit depuis longtemps en ajoutant que, si les conquêtes de l'homme sont nécessaires, elles ne sont pas suffisantes, car le Salut ne se fait pas par les œuvres puisque l'homme n'est pas à lui-même son propre dieu.

II

Ces quelques réflexions sur la conquête de la nature nous conduisent ainsi à réfléchir à une autre ligne de force caractéristique

de l'histoire de l'homme : celle par laquelle on est passé du Dieu fait homme, le Christ, à l'homme qui se fait dieu. Que Dieu se soit fait homme, qu'il se soit incarné en un moment de l'histoire et en un point de la terre, constitue l'idée essentielle du christianisme. Le Dieu fait homme mourut sur la Croix et ressuscita. A partir de cette révélation que constitue la Passion de Christ se sont développées des idées et des théories que l'on peut simplifier pour les rendre claires sans pour cela les caricaturer.

Nombreux sont ceux qui nous disent aujourd'hui que les *Ecritures* ne contiennent que des images, des mythes, des symboles, des allégories qu'il importe de démythologiser pour en découvrir le sens véritable. Selon eux il faudrait donc comprendre que l'Incarnation de Dieu n'a pas eu lieu seulement une fois au cours de l'histoire mais qu'elle se renouvelle constamment. Si nous regardons l'histoire des civilisations nous nous apercevons que, à chaque moment de celle-ci, un peuple a été le peuple où ont particulièrement brillé la littérature, l'architecture, la statuaire, voire la science et une vision religieuse du monde ; c'est ainsi qu'aux Egyptiens succédèrent les Crétois, puis les Grecs, puis les Romains, etc... Chacun de ces peuples a, tour à tour, dirigé le cours de l'histoire et finit par mourir pour passer le flambeau de la civilisation à un autre.

Tel est le point de vue de Hegel qui précise que Dieu vit dans et par l'histoire et que celle-ci constitue le Calvaire de l'Absolu sans cesse recommencé. L'esprit de tel peuple c'est l'incarnation de Dieu dans le temps, la mort de ce peuple c'est la mort du Christ qui recommence et la naissance d'un peuple nouveau n'est autre que la Résurrection de l'Absolu qui se répète. Beaucoup de philosophes et de théologiens ont fait leur une telle conception du monde en précisant que, lorsqu'on parle de Dieu qui s'incarne dans l'histoire, il faut lire dans cette allégorie son sens véritable et comprendre que le mot *Dieu* est mis là à la place de *Homme*. L'Homme, ajoute-t-on, est cet être exceptionnel qui seul a une histoire au cours de laquelle il se fait, se défait pour se refaire encore. Il est donc l'être auto-créateur qui, tel le Phénix, renaît sans cesse de ses cendres. L'homme devient ainsi le maître du sens qui transfigure toutes choses. Non seulement c'est lui qui fait l'histoire mais c'est l'histoire qui

le fait, il y a donc une relation dialectique entre l'un et l'autre et l'homme devient l'ingénieur du temps et le pilote de son Destin.

Il reste encore un pas à franchir, ce que l'on fait très aisément en affirmant : « Vox populi, vox Dei » : la voix du peuple c'est la voix de Dieu. Désormais il n'y a plus d'autre dieu pour l'homme que l'Homme lui-même, comme le dit Feuerbach ; le Christ n'était que l'image symbolique de l'Humanité qui n'avait pas encore pris conscience de sa propre divinité, celui qui est mort sur la Croix, c'est Dieu, et l'Homme peut alors vraiment naître.

III

Nous parvenons ainsi à un nouveau thème de réflexion. Après avoir réfléchi sur la conquête de la Nature, après avoir réfléchi sur cette idée que c'est l'Homme qui est devenu Dieu et non Dieu qui s'est fait homme, nous nous trouvons en face des implications théologico-philosophiques que suppose la politique.

Le Christ avait dit : « Mon Royaume n'est pas de ce monde » ; nombreux sont ceux qui nous demandent de compléter cette formule en disant qu'il faut la comprendre ainsi : Mon Royaume n'est pas *encore* de ce monde ; dès lors notre tâche devient claire : il s'agit de travailler efficacement à hâter l'avènement terrestre de ce Royaume d'où toute contradiction sera exclue. Et l'on ne manque pas d'ajouter que le Christ était un révolutionnaire venu prêcher la guerre et non la paix, c'est-à-dire la lutte des classes. Il faudra « donc » que le chrétien « s'engage » et s'ouvre sur le monde en comprenant que les perspectives sur les arrière-mondes, les spéculations eschatologiques, n'étaient que des lénitifs dont il importe de se débarrasser. Bref, il sera affirmé que l'homme peut se sauver lui-même par ses propres forces, qu'il peut se guérir de toutes ses maladies biologiques ou socio-économiques, de toutes ses discordes, de toutes ses tensions intérieures et extérieures grâce à une politique bien conduite selon le Sens, c'est-à-dire selon la Signification et selon la Direction, de l'Histoire.

Telle est la raison pour laquelle on assiste, depuis pas mal de temps, à une politisation de l'Eglise qui se double d'ailleurs d'une cléricatisation des partis fortement structurés. Les partis politiques forts prétendent tout d'abord au monopole et nombreux sont ceux qui s'intitulent Le Parti ; ils possèdent leurs textes sacrés (les manifestes), leurs encycliques (les résolutions des Comités), leurs prophètes, leurs Grands Inquisiteurs, leurs Croisés, leur Index, leurs hérétiques et leurs prisons. Car aujourd'hui Dieu est devenu César et César est devenu Dieu ; celui qui tient dans ses mains les destinées d'une nation, et bien souvent celles du monde tout entier, prétend que, en fonction d'études, de plans, de méthodes scientifiques rigoureuses, etc., il connaît LE chemin qu'il faut suivre sous peine d'acculer l'Humanité à la déroute et à la misère.

Ainsi sont nées les « théologies de la Révolution » et les « théologies de la violence » qui, au nom d'une bonne et d'une mauvaise violences, d'une Révolution indispensable au salut de l'humanité, sont prêtes à employer la force pour diriger infailliblement la marche de l'histoire. Il est bien significatif de voir un J.-P. Sartre, qui signe un manifeste par jour pour la libération de X ou Y, qui dénonce les « répressions », ne pas hésiter à avoir recours à la violence suprême pour imposer le triomphe de ses idées politiques. Voici ce qu'il répond, dans un article intitulé « Sartre parle des maos » — article qui précède, ô ironie, un autre article ayant pour titre « Quand la Bible tue » — à un interviewer qui lui demande : « Sans parler de combats de rue ou d'action à force ouverte, vous restez personnellement un partisan de la peine de mort politique ? » Et Sartre proclame : « Oui... Un régime révolutionnaire doit se débarrasser d'un certain nombre d'individus qui le menacent, et je ne vois pas là d'autre moyen que la mort. On peut toujours sortir d'une prison. Les révolutionnaires de 1793 n'ont probablement pas assez tué et ils ont ainsi inconsciemment servi un retour à l'ordre puis la Restauration » (1). César n'a donc pas de comptes à rendre puisqu'il connaît, prétend-on, le Sens de l'histoire au nom duquel il faut condamner les contresens.

(1) *Actuel*, Février, 1973.

Pour justifier de telles perspectives, la science est toujours invoquée. Dans son *Plan des travaux scientifiques nécessaires pour réorganiser la société*, Auguste Comte écrivait en 1822 : « Il n'y a point de liberté de conscience en astronomie, en physique, en chimie, en physiologie, dans ce sens que chacun trouverait absurde de ne pas croire de confiance aux principes établis dans ces sciences par les hommes compétents. S'il en est autrement en politique, c'est parce que les anciens principes étant tombés, et les nouveaux n'étant pas encore formés, il n'y a point, à proprement parler, dans cet intervalle de principes établis », et Comte déplore cet état de choses. Nombreux sont ceux qui nous diront qu'aujourd'hui les nouveaux principes politiques ont été scientifiquement établis et que, par conséquent, il ne peut pas y avoir de liberté de conscience en politique. On ne saurait, précisera-t-on, laisser à l'erreur le droit de se répandre, on ne peut que s'incliner devant la vérité dans quelque domaine que ce soit. Pas plus qu'on ne saurait permettre, au nom d'on ne sait quelle liberté de conscience, qu'un professeur de mathématiques enseignât que $2 + 2 = 5$, pas davantage, ajoutera-t-on, on ne saurait permettre, maintenant que les lois régissant l'histoire et l'économie politique ont été fermement établies, qu'un philosophe, un théologien, un artiste, un économiste se situe en dehors de la ligne de Vérité définie par LE Parti qui s'annexe la formule : Je suis LE Chemin, LA Vérité et LA Vie. Ainsi naissent les dictatures par la politique et par la science qui se donnent la bonne conscience d'être de bonnes dictatures parce qu'elles sont, prétendent-elles, des dictatures mises au service du Vrai.

Dès lors la Vie doit devenir exclusivement cette vie sociale à laquelle il importe de se consacrer entièrement sans hésitation ni murmure. Nous devons exécuter les ordres des Guides, des "Duce", des "Fürher", des Grands Timoniers, qui savent dans quelle direction nous devons penser, marcher et agir.

Nombreux sont aujourd'hui les sauveteurs qui se prennent ainsi pour des Sauveurs ; or, il peut résulter d'une lecture des *Écritures* cette idée que les sauvetages, souvent nécessaires, ne peuvent pas devenir des Saluts et que les libérations, pour souhaitables qu'elles soient, ne peuvent pas donner naissance à la Délivrance. Mais, dans

la politique, la ruse de la passion (de la passion humaine) est la plus forte dans la mesure où elle cherche à se faire passer pour l'expression de la raison. Ici nous allons peut-être trouver le signe indubitable du péché originel.

L'exercice d'un pouvoir social est nécessaire, les sociétés possèdent des structures de plus en plus complexes et obéissent à des mécanismes de plus en plus compliqués, il est donc indispensable que des organismes président à leur fonctionnement. Mais, d'autre part, toute demande en vue de l'obtention d'un pouvoir quelconque est éminemment suspecte car elle implique une ambition personnelle, un narcissisme évident, une grande complaisance à l'égard de soi, quand il ne s'agit pas d'une véritable paranoïa, comme cela se rencontre souvent chez tous ceux qui veulent nous faire croire que le troupeau a besoin d'eux alors que c'est eux qui ont besoin du troupeau. Voilà donc le drame ; nous ne pouvons pas ne pas faire de la politique, car ne pas en faire revient finalement à en faire tout de même dans la mesure où nous laissons ainsi agir les autres ; nous ne pouvons pas ne pas participer à la vie sociale de la nation à laquelle le hasard de notre naissance nous a fait appartenir, nous devons donc prendre des options, voter, etc... Mais la politique conduit aussi aux délires de l'efficacité, aux exaspérations tyranniques de tous ceux qui exercent le pouvoir. Nous voici donc en face d'un colosse et d'une idole d'un nouveau genre : la Liberté, celle au nom de laquelle on commet des crimes, celle qui étouffe les libertés. Et pourtant nous ne pouvons pas laisser prendre des libertés à l'égard de la Liberté.

Devant un tel dilemme certains prêchent la *tolérance* ; mais il s'agit là d'une notion fort ambiguë. Au cours d'un dialogue entre des théologiens et des philosophes j'ai entendu quelqu'un dire ceci : « Nous devons tout tolérer sauf l'intolérance ». Un Américain répondit aussitôt : « C'est trop facile, car nous sommes immédiatement tentés d'accuser l'autre d'intolérance pour pouvoir affirmer que nous ne pouvons pas le tolérer. Nous autres Américains serions trop portés à dire : L'intolérant, c'est Ho-Chi-Min, nous ne pouvons le tolérer ». Et cet Américain conclut par une formule qui se voulait généreuse : « Nous devons tout tolérer, même l'intolérance ». Je fis

remarquer qu'une telle formule ne voulait finalement rien dire : Fallait-il tolérer les pogroms, les camps de concentration nazis, le racisme hitlérien ? Fallait-il dire : Nous devons tolérer même cette intolérance ? J'ajoutais qu'il fallait introduire une autre notion : celle d'intolérable. Il y a de l'intolérable que l'on ne saurait tolérer. Mais nous nous trouvons aussitôt devant une autre difficulté insurmontable : Qui va définir cet intolérable d'une manière précise et au nom de quoi va-t-on le faire ? Le Mal est donc bien là, mais nous ne pouvons le saisir pleinement et nous sommes incapables de le guérir par nos propres forces. Le péché originel échappe à toutes les tentatives de sauvetages et à toutes les guérisons d'ordre intellectuel, pratique ou politique.

IV

Pour conclure, nous devons réfléchir sur d'autres formes de paganisme qui se rencontrent dans pas mal de théologies d'aujourd'hui. Quelques-uns refuseront les dictatures qui précèdent et les conséquences qu'elles impliquent et tenteront de se délivrer dans des saluts par la fuite. Ils affirmeront qu'il n'y a pas de chemin, que chacun est à lui-même son propre chemin, — qu'il n'y a pas de Vérités mais seulement des vérités que les hommes utilisent pendant un certain temps parce qu'elles leur conviennent et dont ils changent une fois qu'elles sont usées, — que la Vie n'est autre qu'un jeu, qu'une sorte de danse à laquelle nous nous devons de participer. Les théologies de la fête, les théologies dionysiaques, prolongent de tels points de vue et débouchent sur de nombreuses manifestations spectaculaires et théâtrales visant à renouveler la liturgie. La « recherche » donne ainsi naissance à l'essayisme et au n'importe quoi érigé en vision du monde. Tout cela accompli au nom de l'innocence et à partir de cette idée que nous sommes les enfants de Dieu. Ici la porte est ouverte à toutes les licences, aux pensées les plus folles et les plus subjectives, à une sexualité débridée, au nom de cette idée séduisante que l'homme doit être laissé entièrement libre et qu'aucune contrainte, ni celle de l'Eglise, ni celle de

la famille, ni celle de l'école, ni celle de la société ne doit brider sa « créativité ».

Nous voici donc parvenus au terme de notre réflexion. D'un côté nous trouvons ceux qui nous disent : le Sens est entièrement dans l'homme qui le détermine scientifiquement et l'applique dans l'histoire et dans la vie sociale ; d'un autre côté nous trouvons ceux qui nous disent : le sens se trouve n'importe où car il n'y a pas de Sens mais des sens que nous devons créer et renouveler le plus rapidement possible afin de donner à la vie tout le caractère luxuriant dont elle n'aurait jamais dû être privée.

Or, à la lumière des impasses auxquelles conduisent de telles attitudes et à la lumière des Evangiles, nous pourrions dire que le Sens n'est ni entièrement en l'homme, ni entièrement en dehors de l'homme. Nous ne sommes pas les Maîtres et les Créateurs du Sens, mais nous n'avons pas non plus à être les désespérés du sens. *L'homme est dans le Sens*, celui-ci ne lui est ni totalement personnel ni totalement étranger. Parce que l'homme est dans le Sens, il doit s'attacher à reprendre sans cesse les démarches par lesquelles il tente de l'approcher de plus près.

C'est pourquoi nous pouvons citer, en conclusion, la parole : « Il y a bien des demeures dans la maison de mon Père ». Les uns prétendront qu'il n'y a qu'une seule maison et que eux seuls en possèdent la clef — et c'est ainsi que naissent toutes les dictatures théologiques et politiques ; les autres affirmeront : Construisez votre demeure n'importe où, où vous voudrez, elle sera toujours dans la maison parce que la maison est partout.

Or cette Maison n'est pas n'importe où, mais elle n'est pas, pour cela, ici ou là, en un point que les hommes pourraient localiser en fonction de leurs propres coordonnées. Malgré tous les abris qu'il peut construire, l'homme ne peut jamais être à lui-même son propre abri car il est le seul être qui ait toujours besoin d'être consolé.

Jean nous dit dans l'Apocalypse : « Et la mer n'était plus », cette mer qui sépare les îles que nous sommes les uns et les autres,

cette mer sur la surface de laquelle prolifèrent des moyens de communication qui ne nous donnent jamais la communion. L'homme peut sillonner la mer, il ne peut la vider. Christ nous donne à comprendre et à sentir que la voie qui mène des hommes aux hommes se trouve bien au-delà de celles que nous traçons sur la planète. L'amour du prochain ne se rencontre pas dans ces idolâtries du collectif où l'on prend l'incorporation pour une incarnation. Christ donne à comprendre et à sentir que l'espérance à exhausser se trouve au-delà de tous les espoirs à réaliser, que le port que cherche le pèlerin qui est en chacun de nous est ailleurs que tous les *ailleurs* et plus loin que tous les *là-bas* au rapprochement desquels nous ne cessons de travailler.

Dieu est le Tout-Autre et les copies que nous pouvons en proposer n'ont rien à voir avec l'original qui n'est pas de ce monde. L'homme n'est pas à lui-même sa propre solution, il est à lui-même son propre problème et c'est dans cette ouverture toujours béante que vient surgir ce qu'il attend sans cesse mais que lui-même ne pourra jamais se donner.







L'église : messenger de l'évangile de paix.

(Romains 10 : 14, 15)

Paul Wells

Dans le sixième chapitre de sa lettre aux Ephésiens, l'apôtre parle du combat spirituel des chrétiens. C'est une lutte pour laquelle il faut être *armé* et, en particulier, il faut être bien *chaussé*. « Mettez pour chaussures à vos pieds l'armure de l'évangile de paix » (Eph. 6 : 15). C'est une exhortation assez énigmatique, mais si nous voulons suivre le conseil de l'apôtre il faut bien comprendre ce qu'il veut dire. Quelles sont ces *chaussures* ? Comment peut-on *se chausser* de l'évangile de paix ? J'espère que notre texte, Romains 10 : 14, 15, : « Qu'ils sont beaux, les pieds de ceux qui annoncent de bonnes nouvelles » pourra nous éclairer.

Il y a deux éléments à noter dans ce texte qui nous aideront à comprendre comment nous pouvons, dans l'église, mettre les chaussures de l'évangile. Tout d'abord, il y a *le message proclamé*, la bonne nouvelle, et ensuite il y a *ceux qui portent ce message*, les hérauts, les messagers. La bonne nouvelle, c'est celle qui annonce que LE CHRIST-JESUS EST SEIGNEUR. Puisqu'Il règne : —

(1) *Il libère*. Ce n'est pas par coïncidence que l'apôtre reprend dans Romains 10 ces mots d'Ésaïe. Le message d'Ésaïe 52 est « votre Dieu règne » et « toutes les extrémités de la terre verront le salut de notre Dieu ». Ce qui est proclamé, c'est une libération. Dieu

sauve son peuple de la captivité de Babylone. Cette restauration préfigure la restauration finale de la paix, accomplie par le Serviteur souffrant de Dieu qui est décrit dans le quatrième chant du Serviteur dans Esaïe 53. « Il était blessé pour nos péchés, brisé pour notre iniquité ». Ce que le prophète annonce en *promesses*, l'apôtre l'annonce maintenant en son *accomplissement*. La bonne nouvelle c'est que le Christ qui est Seigneur et libérateur est Celui qui a souffert la mort pour nous, mais qui n'a pas été retenu en captivité par elle.

(2) Jésus-Christ libère, et par conséquent Il est *annoncé*. Sans la foi, dit Paul, on ne peut pas invoquer son nom. Sans la proclamation, on ne peut pas avoir la foi. Sans les apôtres prédicateurs, il n'y a pas de proclamation.

Pendant, là où l'évangile est prêché, entendu et cru, l'invocation du nom de Christ devient une réalité. Les hommes y trouvent la paix et sont libérés de leur captivité. C'est dans la prédication même de l'évangile que le règne de Christ se concrétise et devient une réalité. Christ règne quand Il est proclamé et reconnu comme Seigneur.

C'est pour cette raison que l'apôtre dit : « Qu'ils sont beaux les pieds de ceux qui annoncent l'évangile ». Se chausser de l'évangile de paix, c'est tout d'abord être libéré d'autres puissances par la foi en Christ. Jusqu'à ce que vous écoutiez l'évangile, que vous ayiez confiance en Lui et que vous vous reposiez en Lui, vous êtes sans liberté, captifs de vous-mêmes et des puissances autres que Christ.

Mais maintenant une autre question se pose : quel salut, quel évangile nous faut-il aujourd'hui ? Pour y répondre, il me semble qu'il faut penser au rôle du *messager*. Ce faisant, nous verrons que le messager est SERVITEUR du CHRIST qui est SEIGNEUR.

(1) Il est *appelé* par le Ressuscité : L'apôtre Paul parle de « ceux » qui portent de bonnes nouvelles ; il change le « Celui » d'Esaïe au pluriel. Les messagers de Christ sont les apôtres envoyés : « Comment y aura-t-il des prédicateurs, s'ils ne sont pas envoyés ? ». Ici le mot « envoyer » traduit le grec « apostellô » d'où vient le mot « apôtre ». Le collègue d'apôtres, les « douze », reçoit une vocation divine de Jésus lui-même, pour que l'évangile soit entendu. Ce que dit Paul, c'est « Comment croiront-ils, s'il n'y a pas d'apô-

tres ? ». Aujourd'hui encore nous pouvons dire avec lui : « Comment seront-ils sauvés si le témoignage apostolique, biblique, est méprisé ? », parce que sans le témoignage des apôtres il n'y a aucun témoignage au Christ. Si les apôtres n'ont pas dit vrai, (a) Christ s'est trompé en les envoyant, et (b) nous ne pouvons pas connaître le Christ. Quand nous rejetons ou déprécions leur témoignage, nous rejetons aussi la vérité de Christ. Si l'Écriture n'est pas vraie, la vérité de Jésus-Christ est insaisissable ! Conséquence désastreuse pour notre foi.

Mais pourquoi accepter le message apostolique ?

(2) Les apôtres-messagers ont *l'autorité même* de Christ. Quand ils parlent, c'est Jésus qui nous parle. Il ne s'agit pas d'une théorie ; c'est Paul lui-même qui le dit. Par l'apôtre nous écoutons la voix et les paroles du Christ. « Comment croiraient-ils en Lui, sans L'avoir entendu ? ». L'apôtre-messager parle *pour* le Christ et Christ parle *par* lui. Quand il parle, il a toute l'autorité du Christ ressuscité. L'apôtre comme serviteur de Yahweh est appelé par Christ et consacré par son autorité. Ils sont douze à constituer un nouveau peuple de Dieu qui remplace les douze tribus d'Israël. Par eux, Dieu fait une alliance avec l'Église par ses Écritures inspirées. Parmi les douze, c'est Paul le nouveau Moïse, ministre de Jésus-Christ qui est la nouvelle loi.

Les pieds des apôtres sont « beaux », selon la figure biblique, parce qu'ils annoncent Christ avec l'autorité qui vient de Christ lui-même. Par leur témoignage nous pouvons connaître la paix et la joie de la réconciliation avec Dieu qui s'est fait homme pour nous adopter comme ses fils, en Christ, son Fils.

Voici donc la réponse à notre question : pour vous chausser de l'évangile de paix il vous faut croire d'une façon personnelle, d'une façon qui change toute votre existence, en Jésus-Christ. Cette foi doit être établie en conformité avec le témoignage vrai des apôtres. C'est ce que Christ demande à tout son peuple: « Mettez les chaussures du témoignage apostolique, qui est voulu par moi, et qui a toute mon autorité ».

Quand l'Église du XXème siècle aura appris cette leçon, elle sera équipée pour gagner des combats pour son Seigneur, et ainsi elle apportera la véritable paix au monde.

**En guise de
conclusion :
la Faculté en tant que
prédication.**

Peter Jones



Parfois est posée la question : « Une Faculté de théologie est-elle un établissement d'enseignement supérieur ou une école de prophètes ? ». Cette question touche au cœur même de la raison d'être d'une Faculté de théologie. La réponse qui lui est faite va décider de la structure et du caractère fondamentaux d'une telle Faculté.

Le ministère essentiel de l'Eglise, c'est la proclamation prophétique de la Parole de Dieu. Cette tâche de proclamation revient, en premier lieu, au pasteur, dont le ministère, sur ce point, doit servir de modèle à tous les autres ministères de l'Eglise. Une Eglise vivante est celle dont les ministres sont prophétiques.

Si une Faculté de théologie veut servir le Corps du Christ, elle doit former de tels pasteurs, de tels serviteurs, des hommes qui, dans leur ministère, font de la Parole dominicale et apostolique le fondement de l'Eglise (Eph. 2.20). Comment peut-elle éviter de manquer son but en suggérant, implicitement ou explicitement, que le travail signifiant et passionnant se ferait dans le milieu intensément académique de la Faculté, tandis que le ministère pastoral et ecclésial ne serait qu'une vocation seconde, inférieure, réservée à de moins doués ? C'est là une tentation permanente pour une Faculté de théologie, rien de moins qu'un renversement de rôle. Le schéma qui suit cherche à esquisser un antidote possible.

L'outil fondamental du pasteur, dans sa tâche de proclamation prophétique, c'est *la prédication*. Dans la mesure où elle interprète fidèlement l'Ecriture Sainte dans son actualité, la prédication est à la fois la norme et le test de la vie de la communauté chrétienne. L'outil qu'est la prédication se prépare dans la Faculté de théologie et les diverses disciplines doivent toutes concourir à cette préparation. Nous pouvons donc établir la comparaison suivante entre l'œuvre de la proclamation apportée par l'Eglise au monde et l'œuvre d'une Faculté de théologie au service de cette proclamation.

LA PREDICATION

LE PASTEUR DANS SON BUREAU ET LA CHAIRE



LA FACULTE DE THEOLOGIE

I. - *L'Exégèse du texte de la prédication.*



I. - *Les Disciplines Bibliques.*

Pour que le pasteur soit fidèle en tant que ministre de la Parole de Dieu, il doit étudier le texte saint aussi minutieusement que possible, dans la langue originale et dans son contexte, et ce afin que le texte même parle plutôt que de servir de tremplin aux idées subjectives du pasteur.

A la Faculté, ces disciplines de l'Exégèse et de l'histoire de la révélation dans le texte hébraïque de l'Ancien Testament et le texte grec du Nouveau Testament, préparent le pasteur à l'étude du texte de la prédication. L'étude des langues, l'histoire, la théologie biblique et la critique textuelle n'ont d'autre justification ultime que la claire proclamation de la Parole de Dieu.

Dans le bureau du pasteur comme dans la salle de cours, l'exégète veut soumettre ses pensées et son discours à la pensée de Dieu, la Parole de Dieu étant l'autorité normative.

II. - *La Prédication dans son contexte confessant.* ➡ II. - *La Dogmatique et l'Éthique.*

En proclamant la Parole dans un texte, le pasteur doit tenir compte du contexte théologique plus étendu et des problèmes contemporains soulevés par le texte. En interprétant ce texte, il ne doit pas oublier le contexte confessant reçu par l'Église de toute l'Écriture Sainte et attesté par les confessions de foi. En dirigeant ainsi sa réflexion, il se mettra en bonne voie dans son herméneutique et évitera une exégèse déséquilibrée, ne tenant pas compte de l'ensemble de la Vérité confessée par l'Église fidèle, conduite par l'Esprit Saint, au long de l'histoire.

Ces disciplines cherchent à comprendre les Écritures de façon systématique dans le contexte des pensées passées et contemporaines. Elles appliquent les résultats des disciplines bibliques. Elles rappellent les enseignements et les affirmations des confessions de foi et servent ainsi d'antidotes aux exégèses individualistes ou idéalistes.

Dans l'interprétation ecclésiale de la Parole de Dieu, les pasteurs se rappellent et les théologiens rappellent qu'avant (et au-dessus de) l'Écriture Sainte est Dieu Lui-même et que c'est dans Son univers que nous existons par Son gouvernement et Sa providence souveraine. Puisque Dieu se révèle dans Sa Parole — les Écritures — et Sa Création qu'Il maintient, celui qui interprète le texte biblique ne le fait pas en spectateur neutre et impartial, mais il s'en approche comme une créature rebelle dont « l'intelligence s'est obscurcie » (2 Cor. 3.14 ; cf. 4 : 3-4) ou comme une créature nouvelle : « Vous qui avez été engendrés à nouveau par une semence non pas corruptible mais incorruptible, par la Parole vivante et permanente de Dieu. Or, cette Parole, c'est l'Évangile qui vous a été annoncé » (I Pierre 1.23-25).

III. - *Exemples et illustrations.* ➤➤➤ III. - *L'Histoire de l'Eglise.*

Le pasteur cherche, au moyen d'illustrations tirées de l'histoire passée ou présente, à éclairer le sens du texte et à montrer comment celui-ci a porté de fruit dans la vie des croyants de toujours.

L'histoire de l'Eglise décrit la portée efficace de la Parole de Dieu au long des siècles, et, par ces illustrations et exemples, peut servir de guide à l'Eglise d'aujourd'hui. L'histoire de l'Eglise fournit ainsi à la prédication une collection très étendue d'illustrations et d'exemples à la prédication.

IV. - *La Prédication elle-même et son but pastoral.* ➤➤➤ IV. - *La Théologie Pratique.*

Il ne suffit pas de préparer la prédication. Il y a aussi l'action de prêcher. La prédication doit être audible, claire, logique. Par ailleurs, l'exécution de la prédication n'achève pas la tâche pastorale. Elle doit mener inévitablement à l'entretien pastoral qui est établi sur d'autres bases que les diverses psychologies freudienne, roge-rienne ou autre. De plus, la prédication doit être proclamée au dehors, aux incroyants.

Par la théologie pratique le futur pasteur apprend la théorie et les méthodes de la proclamation, du témoignage, de l'entretien pastoral. La théologie pratique se préoccupe aussi des implications missionnaires et évangélisatrices de la proclamation de la Parole de Dieu.

Une telle structure a des conséquences d'ordre pratique pour une Faculté de théologie. Etant donné que la fonction normative du ministère pastoral est la proclamation et l'application actuelle de la Parole de Dieu, fonction exercée par excellence dans la prédication (sermon, catéchèse, entretien pastoral), l'enseignement de la

Faculté, conçu en vue du ministère ecclésial, est lui-même comme une longue « prédication » à laquelle contribuent toutes les disciplines théologiques. Et, de même qu'une prédication valable doit avoir une cohérence interne, de même l'enseignement de la Faculté doit avoir une unité profonde, dans l'homogénéité de toutes les disciplines. Alors que trop d'Universités — en dépit du sens de ce mot — ne sont que des milieux pluralistes pleins de contradictions, et en fragmentation constante, semblables à un marché aux idées, à une *agora*, (c'est à Athènes que l'Université trouve son origine) où l'on sacrifie aux autels des dieux connus ou inconnus, la Faculté de théologie doit être une école de prophètes trouvant son modèle dans le groupe apostolique, rassemblé autour du Seigneur, et proclamant jusque dans l'Aréopage et dans la puissance et la démonstration de l'Esprit Saint, Jésus et la résurrection.

C'est une école de prophètes, non seulement parce que c'est là que des prophètes sont formés, mais aussi parce que, dans les personnes des étudiants et des professeurs, rassemblés autour du Seigneur vivant, elle proclame, en paroles et en actes, la Parole divine des Ecritures et peut dire, avec l'autorité apostolique : « Ainsi parle le Seigneur ! ».

Que le modèle de la *prédication prophétique* soit toujours, pour notre Faculté de théologie réformée d'Aix-en-Provence, une occasion de renouveler son *serment* d'être fidèle à l'Eglise, au ministère pastoral, à la proclamation de la Parole de Dieu, et par-dessus tout à Jésus, le « souverain pasteur et gardien de nos âmes ».